

**BAI Xianyong**

*Gens de Taipei*

Récits traduits du chinois  
par André Lévy



*Éditions Picquier*

## Sommaire

L'éternelle Beauté-des-Neiges .....	7
<i>Une touche de verdure</i> .....	29
Veillée de Nouvel An .....	53
La dernière nuit de la <i>Taiïpan</i> Jin.....	71
Un déferlement d'azalées rouge sang .....	91
Elégie en mémoire des jours d'antan .....	107
Thrène du mont Liangfu .....	119
Fleur d'amour solitaire.....	137
<i>La Gloire du Pont aux Fleurs</i> .....	155
Pensées d'automne .....	175
Un ciel plein d'étoiles scintillantes .....	185
<i>En ce jardin d'un rêve brisé</i> .....	195
Nuit d'hiver .....	229
Funérailles nationales.....	251

## L'éternelle Beauté-des-Neiges

### 1

Quoi qu'il pût advenir, elle ne vieillissait pas, Yin, Xueyan de son prénom, ce qui veut dire Beauté-des-Neiges. En revanche, parmi ses admirateurs de la jeunesse dorée d'alors, au dancing *Paramount* du Shanghai d'il y a bien une dizaine d'années, d'aucuns avaient le crâne qui se dégarnissait, d'autres, les tempes qui se teintaient de givre. Après leur arrivée à Taiwan, certains en avaient été réduits à remplir des fonctions honoraires de « conseillers » d'usines, fonderies, cimenteries ou fibres artificielles ; un petit nombre, toutefois, avaient fait carrière, aujourd'hui directeurs de banque ou grands patrons de service public. Yin Xueyan, l'éternelle Beauté-des-Neiges, vaquait au-delà de ces humaines vicissitudes ; elle s'habillait à Taipei comme jadis, d'une simple robe fendue sur les côtés, toujours d'une blancheur immaculée, en cette sorte de soie fine appelée « aile de cigale ». Le même sourire imperceptible flottait sur ses lèvres, sans que la moindre ride lui envahît le coin de l'œil.

Que Beauté-des-Neiges fût ensorcelante était un fait. Mais nul n'aurait su dire d'où précisément venait la fascination qu'elle exerçait. Elle n'avait jamais aimé se maquiller ; tout au plus se passait-elle parfois un soupçon de Max Factor sur les lèvres ; elle n'aimait pas non plus

porter de couleurs vives. L'été, les jours de chaleur torride, elle s'habillait de blanc argenté des pieds à la tête, ce qui procurait une sensation de pure et merveilleuse fraîcheur. Il est vrai qu'elle avait la peau d'une blancheur de neige, un corps d'une souplesse de pêcher jeune et mince, un long visage ovale aux yeux d'une douceur et d'un charme exquis. Pourtant ce n'était pas cela qui la rendait exceptionnelle. Tous ceux qui l'avaient rencontrée reconnaissaient, pour quelque mystérieuse raison, que le moindre de ses gestes, une main levée, un pied avancé, était d'une élégance, d'un enchantement inaccessibles au commun des mortels. Chez d'autres s'étirer, froncer les sourcils aurait eu quelque chose d'inconvenant, mais lorsqu'elle le faisait un nouveau champ de séduction s'ouvrait. C'était une personne avare de paroles ; si elle glissait quelques mots, quand les circonstances l'exigeaient, quel plaisir, quel réconfort alors d'entendre son shanghaien parlé avec le délectable accent de Suzhou ! Ne pouvant s'offrir sa présence à leur table, certains clients aux moyens limités ne venaient pas moins s'asseoir un moment au *Paramount* : admirer son allure distinguée, écouter ses tendres paroles en dialecte suffisait à les remplir d'aise. Sur la piste de danse, elle se mouvait sans hâte, la tête légèrement levée, la taille délicatement ployée ; elle ne perdait jamais contenance, même au rythme rapide du fox-trot, toujours aussi calme, sereine, svelte et gracieuse, tel un chaton de saule rafraîchi par une douce brise, sans jamais donner l'impression que ses pieds pourraient prendre racine. Beauté-des-Neiges évoluait à son propre rythme, obéissant à sa cadence intérieure. Aucun élément extérieur n'aurait pu affecter son équanimité.

Comme rien ne pouvait expliquer d'où venait cette fascination qu'elle exerçait sur les hommes, les raisons en semblaient innombrables. Mais il s'y ajoutait une

singularité qui donnait au mystère de sa personne de bien plus vastes proportions. Sa célébrité grandissante n'avait pas manqué de provoquer la jalousie ; ses consœurs de la profession, macérant dans le vinaigre de l'envie, avaient partout colporté la rumeur que les huit caractères de son horoscope portaient la malédiction d'un funeste destin barré par le symbole néfaste du tigre blanc : toute personne contaminée serait, dans les cas bénins, poussée à la ruine, dans les plus graves, vouée à la mort. Mais, de façon imprévisible, c'était précisément cette réputation d'être dangereuse qui donnait tout son sel à l'attrait que Beauté-des-Neiges exerçait sur ces messieurs de Shanghai, cette ville réputée « paradis de l'aventure ». Vivre dans l'oisiveté et l'abondance suscite inmanquablement l'envie de se colleter avec le danger : quoi de plus délectable que d'approcher la star auréolée d'une sinistre renommée dans la grande métropole des grèves du Huangpu ?

L'un de ceux qui voulaient en tâter était le jeune patron de la famille Wang, celle du magnat des cotonnades de Shanghai. Wang Guisheng, prénom qui signifie « précieuse naissance », venait l'attendre tous les soirs à la porte du *Paramount* au volant de sa Cadillac flambant neuve. La tournée des tables finie, elle le rejoignait et tous deux montaient partager un souper fin sur la terrasse aménagée en jardin au vingt-quatrième étage du *Park Hotel*. S'il avait pu construire une échelle assez haute avec les barres d'or que possédait sa famille pour décrocher le croissant de lune, il y serait monté pour le lui piquer dans son vapoureux chignon, lui déclara un soir Wang en voyant la lune briller et les étoiles scintiller dans le ciel. Beauté-des-Neiges sourit sans rompre son silence ni cesser de tendre sa main d'une finesse d'orchidée pour saisir précautionneusement de petits canapés de caviar noir en forme de lune et les porter à sa bouche, l'un après l'autre.

Wang se mit à spéculer à tout va, peu regardant sur les moyens de s'enrichir, en vue de tripler ou quadrupler rapidement son patrimoine puis d'évincer les uns après les autres ses rivaux les plus riches qui courtoisaient Beauté-des-Neiges. Il pourrait alors lui passer au cou un collier de bijoux et diamants et la garder chez lui. Quand il fut jeté en prison et fusillé pour crime aggravé de collusion mercantile avec des fonctionnaires, elle annula sa soirée au *Paramount* ce jour-là, estimant avoir ainsi dûment rendu hommage à la mémoire de son soupirant.

Ce fut finalement le directeur Hong qui l'emporta, un vieux routier des milieux financiers de Shanghai qui connaissait l'art de ne pas se brûler les doigts. Lorsqu'il eut rempli toutes les conditions qu'elle exigeait, c'est-à-dire répudier sa femme et abandonner ses trois enfants, elle devint madame Hong et s'installa dans une magnifique villa de style occidental de la concession française, abandonnée par les Japonais. Tel l'éclat de la floraison d'un poirier tardif, il lui suffit de deux à trois mois pour éclipser par son charme toutes les autres vedettes des salons de la haute société shanghaienne.

Beauté-des-Neiges avait assurément le génie de s'imposer partout où elle paraissait. Aux dîners les plus somptueux, si nombreuses que fussent les beautés de noble famille en vison ou en étoile de renard roux, la sensation d'une brise de printemps pénétrait d'un parfum enivrant tous ceux qui l'accueillaient, incapables de cacher leur trouble, lorsqu'elle s'avavançait dans sa grande cape à large col en renard argenté. Elle semblait n'être qu'une impalpable cristallisation de la neige froide, à l'irrésistible charme glacial en ce monde où les gens piétinaient; la démarche aérienne, elle donnait l'impression à chaque pas de fouler le vent, et cela sous mille regards qui, tournés vers elle, jetaient des flammes, tant ceux des messieurs

que ceux des dames. Telle était Beauté-des-Neiges : au dancing du *Jessfield Nightclub*, dans les coulisses du *Lyceum Theatre* ou dans les salons des résidences aristocratiques de l'avenue Joffre, inclinée contre le dossier d'un canapé ou d'un fauteuil, toute de blanc vêtue, laissant glisser du coin des lèvres le fil d'un faible sourire, elle retenait à ses pieds un aréopage de directeurs et de sous-directeurs de banque, de jeunes et de moins jeunes patrons d'usines textiles ainsi qu'un bon nombre de nouveaux riches, et même leurs épouses.

Toutefois l'horoscope du chef de service Hong ne tarda pas à se ternir jusqu'à ne plus pouvoir résister aux maléfices de celui de Beauté-des-Neiges : son amant perdit ainsi sa position dans l'année qui suivit ; deux ans plus tard, il était ruiné au point de ne pas même parvenir à décrocher un poste honorifique après leur arrivée à Taipei. Somme toute, elle manifesta sa bonté innée au moment de le quitter, puisque, outre ses biens en propre, elle n'emporta qu'un cuisinier réputé et deux servantes de Suzhou qui les avaient suivis depuis Shanghai.

## 2

Le nouvel hôtel particulier de Beauté-des-Neiges se trouvait situé dans le quartier de résidences huppées de la quatrième section de l'avenue Ren'ai, ce qui signifie « Amour de l'Humanité », vertu confucéennes par excellence. C'était un bâtiment de style occidental flambant neuf, disposant d'une salle de réception immense qui pouvait contenir jusqu'à deux ou même trois tables de banquet. Elle s'était d'ailleurs donné beaucoup de mal pour rendre son nouveau logis des plus accueillant. Un ensemble de tables et de chaises, entièrement en bois de

rose, constituait les meubles du salon, outre plusieurs fauteuils de style ancien, avec de hauts dossiers, bourrés de coussins de soie noire ornés de broderies hunanaises figurant des canards mandarins batifolant dans l'eau. A peine assis, on s'y enfonçait plus qu'à moitié, délicieusement appuyé contre la mollesse des coussins de soie. Ses hôtes étaient unanimes à vanter l'arrangement du salon : une fois installé, on n'avait plus envie de bouger. Pour le mah-jong il y avait une pièce spéciale où tout, lampes et tables, était disposé avec un art consommé. A l'intention des invités qui préféraient jouer au *pique-fleurs*, elle avait fait aménager une chambre insonorisée de manière que les joueurs de cette sorte particulière de mah-jong pussent chanter comme bon leur semblait. Il y avait des poêles en hiver, des climatiseurs en été, si bien qu'assis confortablement chez elle on oubliait facilement le froid humide ou la chaleur moite qui régnait dehors, en ville, à Taipei. Les vases anciens sur les tables du salon étaient pourvus toute l'année de fleurs fraîches de saison. Experte en l'art d'arranger les fleurs, elle pouvait compter sur la fleuriste Rose qui lui envoyait régulièrement ses produits frais les mieux choisis. Tout l'été son salon était imprégné du lourd et doux parfum de la tubéreuse.

La nouvelle résidence de Beauté-des-Neiges devint bientôt le rendez-vous de ses connaissances d'antan. Les vieux amis venaient parler du temps passé. Un chacun, qui songeait à ces années-là, saisi d'une émotion élyséenne, pouvait donner libre cours à sa complainte devant Beauté-des-Neiges, comme si elle restait le symbole éternel de l'époque du *Paramount*, la preuve vivante des splendeurs défuntes de Shanghai et de Nankin.

« Ma petite, vise un peu la crinière de ton grand-papa, toute blanche ! Toi qui es toujours aussi resplendissante qu'en tes vertes années ! tu sembles de plus en plus jeune ! »

Directeur général d'une banque à Shanghai, Wu avait été l'un des habitués les plus réguliers du *Paramount*, mais depuis son arrivée à Taipei il vivait dans l'oisiveté, quoique conseiller en titre d'une usine métallurgique. Chaque fois qu'il la voyait, il se plaisait à parler sur ce ton badin pour attirer son attention, moitié plaisantant, mais non sans s'apitoyer sur son propre sort. Ses cheveux étaient effectivement devenus blancs ; une grave arthrite le condamnait également à boitiller péniblement ; il souffrait aussi d'un trachome qui lui mettait du sable dans les yeux, et des cils qui poussaient en dedans le gênaient ; un larmolement continu avait commencé à entraîner l'infection de l'orbite qui laissait apparaître une chair rougeâtre. En hiver Beauté-des-Neiges prenait le radiateur électrique du salon et le plaçait à ses pieds, elle lui apportait une tasse de thé vert et répliquait en souriant :

« Allons donc, grand-père ! Tu me sembles plus vaillant que jamais ! »

Réconforté du fond du cœur, le directeur Wu retrouvait alors une bonne part de sa confiance d'antan. Papillonnant de ses yeux usés aux cils dégarnis, il attaquait de sa voix éraillée une aria de l'acte intitulé *Assis au palais*, face au public des invités assemblés :

*Tel le dragon pris dans une eau trop peu profonde,  
Je demeure captif des sables de la plage sombre...*

Beauté-des-Neiges était aussi experte dans l'art de tourner la tête aux hommes que dans celui de fasciner les femmes. Ces dames qu'elle fréquentait n'avaient cessé de médire d'elle dans son dos depuis l'époque shanghaienne. De la voir monter au firmament les remplissait de dépit : « Grimpe aussi haut que tu voudras, tu n'en resteras pas moins une entraîneuse », murmuraient-elles. Quand le

malheur frappait l'un de ses protecteurs, elles soupiraient : « On n'échappe pas à son destin ! Il n'aurait pas dû se frotter à ce genre de femme qui porte la guigne. » Toutefois, depuis leur repli à Taiwan, survenu une quinzaine d'années plus tôt, aucune de ces dames n'avait pu se résoudre à s'éloigner de Beauté-des-Neiges. A Taipei, tel un essaim d'abeilles, elles s'étaient agglutinées à sa résidence, bien forcées d'admettre qu'elle avait vraiment quelque chose d'irrésistible.

Au *Village des soieries*, Beauté-des-Neiges bénéficiait de ristournes de trente ou cinquante pour cent ; au *Jardin des Fleurettes*, elle repérait les chaussons brodés à la dernière mode ; au *Pavillon rouge*, salle d'opéra dans le style de Shaoxing, elle était l'experte qui recevait des places gratuites au premier rang, même quand Wu Yanli chantait dans le rôle de Meng Lijun. Personne ne connaissait mieux qu'elle les gargotes de cuisine shanghaienne du quartier de la Porte Ouest. C'est ainsi que ces dames, prises en main par Beauté-des-Neiges, faisaient le tour de ce quartier, assistaient à une séance de l'opéra de Shaoxing et s'asseyaient au *Trois-Six-Neuf* pour consommer des boulettes à la soupe de cannelle. Le plus souvent, elles en oubliaient l'amas de souvenirs déplaisants qu'elles gardaient en tête depuis ces dix dernières années, comme si Beauté-des-Neiges avait été tout entière imbibée du somptueux parfum de musc du chiliocosme de Shanghai, plongeant dans un état de semi-ébrété ces femmes mûres qui en avaient trop vu, au point de ne pouvoir s'empêcher de parler goulûment de ces succulentes nouilles aux œufs de crabe que l'on servait aux *Cinq Saveurs* de Shanghai. Ces dames tombaient facilement dans la morosité chagrine. Beauté-des-Neiges leur témoignait alors une sympathie ouverte, écoutait patiemment leurs doléances pleines de rancœur et de déboires, et savait placer au moment

opportun quelques mots de réconfort qui rassérénaient leur humeur fiévreuse.

« J'ai perdu, et alors ? Autant se faire entièrement lessiver ! De toute façon mon vieux chameau de mari en a plein sa bosse. Si ce n'est pas moi qui les lui fais perdre, ses sous, alors ce sera une autre ! »

C'est ainsi que madame Song faisait amèrement part de son ressentiment chaque fois qu'elle perdait au mah-jong. Madame Song souffrait d'obésité depuis son retour d'âge ; à Taiwan, elle avait brutalement grossi au point de dépasser cent quatre-vingts livres. Bouffie, volumineuse, elle s'essoufflait vite. Elle ne cessait de tenir des propos pleins d'aigreur, parce que son mari avait une liaison et la négligeait, des propos d'autant plus amers que sa rivale était une fille de bar élancée. Dix ans auparavant, madame Song avait été l'une des beautés les plus remarquées de la bonne société shanghaienne ; aussi ce temps révolu la rendait-il tout particulièrement nostalgique. Beauté-des-Neiges était naturellement une confidente idéale, la seule à comprendre ce qu'elle ressentait. Il arrivait à madame Song de pleurer en se cachant le visage dans les mains quand elle évoquait sa peine.

« Ma chère, voyons, lui disait avec commisération Beauté-des-Neiges en lui tendant une serviette chaude, il n'est bonheur durable ; *la fleur ce matin éclore...* ; nul n'est sûr du lendemain ; qui peut connaître bonheur et abondance toute une vie ? »

Mais madame Song n'entendait pas se résigner et répliquait, révoltée, entre deux sanglots :

« Je ne pense pas que mon sort soit pire que celui des autres ! Regarde, toi, par exemple, tu n'as jamais eu à te faire de souci, tu as toujours et sans aucun problème trouvé du monde pour s'occuper de toi. »

Beauté-des-Neiges n'avait assurément pas de souci à se faire : le flot des voitures à la porte de sa résidence ne s'interrompait pas. Ses vieux amis y retrouvaient, bien sûr, un havre paradisiaque. Les nouvelles connaissances y découvraient la puissante attraction de l'ailleurs. Elle avait constamment veillé à y maintenir un niveau qu'elle n'aurait jamais accepté de laisser tomber au-dessous de celui que sa maison de l'avenue Joffre à Shanghai avait connu. Certes, nombre de ces messieurs n'étaient plus ce qu'ils avaient été, mais ils gardaient la fierté de leur rang ; sitôt franchie l'entrée de chez Beauté-des-Neiges, tous se sentaient de nouveau importants : même si leurs titres étaient abolis depuis dix ans, il suffisait qu'elle use gentiment de sa voix charmante, et il leur semblait recevoir encore des honneurs qui restauraient dans une large mesure leur sentiment de supériorité. Quant aux nouvelles connaissances, elles pensaient que là était l'endroit idéal pour se faire des relations.

Bien entendu, la personne la plus attirante qu'ils y rencontraient était Beauté-des-Neiges elle-même. Elle était une hôtesse parfaite, qui savait accueillir chaque invité exactement comme il convenait, sans discrimination d'âge ni de fortune. Une fois entré et installé sur l'un des fauteuils, contre ces coussins de soie noire, on se sentait comme chez soi, empli d'une euphorie qui effaçait toute nostalgie. Aussi était-ce toujours chez Beauté-des-Neiges que l'on se fixait rendez-vous, que ce fût pour ouvrir une souscription ou célébrer un banquet d'anniversaire. Même sans occasion spéciale, on s'inventait un prétexte pour organiser une partie de mah-jong chez elle. La résidence était pleine de monde la plupart de l'année.

Elle-même participait très rarement au jeu ; en

prévision de ces jours-là, elle préparait les tables pour ses hôtes, parfois deux, parfois trois. Au fil du temps elle avait acquis une connaissance si claire et nette des habitudes et des humeurs des joueurs qu'elle savait les grouper avec un parfait doigté, de sorte que l'harmonie régnante n'était jamais troublée. Elle avait personnellement instruit ses deux servantes – deux filles de Suzhou très stylées – à se tenir à la disposition de ses hôtes. A midi on servait des galettes de Nouvel An de Ningbo ou des gâteaux fourrés de Suzhou. Le soir, le fameux cuisinier shanghaien de Beauté-des-Neiges préparait des petits plats régionaux : du jambon or et argent – épaule et cuisse de porc, du poulet de l'Impératrice, à l'anis et au gingembre, des crevettes décortiquées et des crabes au vin. Elle avait mis au point une sorte de menu tournant proposant chaque jour une sélection différente de plats raffinés. Après minuit, les deux servantes présentaient des serviettes glacées parfumées à l'eau de Cologne, d'une blancheur de neige, de façon à permettre aux invités, en s'essuyant le visage, de réveiller leur cerveau engourdi par un trop long combat. Ensuite venait le bouillon de poulet aux vermicelles pour dissiper la fatigue de la nuit. Les hôtes étaient entièrement libres de laisser ce qu'ils voulaient, chaque fois, au moins, plus de deux ou trois mille dollars. Ceux qui avaient gagné étaient évidemment ravis ; ceux qui avaient perdu n'étaient pas mécontents. Lorsqu'ils avaient fini de boire, de manger et de jouer, elle demandait qu'on leur appelât des taxis et les raccompagnait chacun à leur tour.

Lorsque le jeu s'engageait dans la phase la plus exaltante, elle se changeait, s'habillait légèrement et passait de table en table de son pas aérien, tout en inspectant, avec une grâce impalpable, telle une prêtresse toute de blanc vêtue vaquant aux prières et aux sacrifices au bénéfice de vaillants combattants.

« Ma petite, ton grand-père ne va pas tarder à se faire de nouveau croquer ! »

Chaque fois qu'il se trouvait dans une mauvaise passe, le directeur Wu lançait cet appel au secours d'une voix plaintive, clignant ses paupières dégarnies et infectées.

« Tu n'en es pas encore là, grand-père, les quatre tours qui restent te promettent d'emporter la mise sur une couleur. »

Ce disant, elle lui glissait un coussin de soie noire dans le dos, cherchant à reconforter avec commisération le vieil homme malchanceux perclus de rhumatismes.

« Mademoiselle Yin ! Vous voyez bien : ce soir je n'ai pas commis la moindre faute. Je n'ai vraiment pas la main heureuse ! »

Les femmes aussi faisaient sans cesse appel à la compassion de Beauté-des-Neiges. Parfois exaspérée de perdre continuellement, madame Song s'oubliait au point de s'emparer des deux dés et de pester :

« Saloperie de saloperies ! Vous n'avez pas honte ? Jusqu'où allez-vous me porter la guigne ! »

Beauté-des-Neiges allait régulièrement les reconforter en leur prodiguant des paroles pleines de mansuétude. A ces moments-là, elles leur inspiraient autant de crainte respectueuse qu'un décret divin. Autour de la table de mah-jong où le destin de tout un chacun échappe le plus souvent à toute maîtrise, les invités puisaient dans l'éloquence de Beauté-des-Neiges de quoi restaurer leur confiance et renforcer leur volonté de poursuivre le combat. Soufflant doucement des ronds de fumée de son fume-cigarette en or qui lui pendait aux lèvres, elle se tenait sur le côté, contemplant d'un air détaché et apitoyé ses hôtes occupés à s'écharper avec acharnement, les uns satisfaits, les autres déçus, des vieux, de plus très jeunes, leur heure de gloire et le temps des splendeurs passés.

## 4

Il y avait parmi ses nouveaux hôtes un dénommé Xu Zhuangtu, diplômé de l'Ecole supérieure des communications de Shanghai. Dans la force de l'âge, il était bel homme, d'une taille vigoureuse avantageusement mise en valeur par son complet de coupe occidentale taillé sur mesure. Il faisait partie de cette nouvelle classe de magnats née de l'industrialisation de la cité de Taipei, et grâce à laquelle nombre de grandes entreprises s'étaient considérablement développées. Xu alliait de riches connaissances en matière de gestion moderne à un sens aigu des affaires et, à peine âgé de quarante ans, il assumait la direction d'une importante cimenterie. Il avait une épouse modèle et deux adorables enfants. Heureux en famille, une carrière pleine d'avenir devant lui, il était le type même de l'entrepreneur nouveau, plein d'allant et d'ambition.

Il s'était rendu pour la première fois à la résidence de Beauté-des-Neiges à l'occasion d'un banquet d'anniversaire. Elle célébrait les soixante ans du directeur Wu, dont il était le neveu ; il avait donc suivi son oncle.

Ce jour-là, Beauté-des-Neiges avait mis un soin tout particulier à sa toilette : elle portait une robe fendue de brocart blanc lune, à manches courtes, fermée sur le devant par de larges soutaches rondes ivoire ; aux pieds, elle avait des chaussons brodés de même couleur blanc lune, en satin, le bout orné de pétales couleur chair. Pour ajouter une touche de gaieté à sa tenue, elle avait fait exception à la règle en fichant une fleur de camélia rouge grosse comme une coupe à vin dans son chignon de droite ; aux oreilles, elle portait des pendentifs d'argent longs d'un bon pouce. Le salon aussi avait été arrangé de façon à créer

une atmosphère de festivité. Sur les tables, les tubéreuses venaient d'avoir été remplacées par d'autres fraîchement coupées, de sorte que, dès son entrée, Xu sentit leur doux parfum le pénétrer.

« Ma petite, ton grand-père t'a amené quelqu'un de remarquable », annonça le directeur Wu en s'inclinant dans sa robe de soie flambant neuve.

Après avoir introduit son neveu, il lui présenta Beauté-des-Neiges :

« Ma petite fille : il n'y a pas plus respectueuse de mon grand âge. Il a fallu qu'elle se donne le mal de célébrer mon anniversaire, à moi, ce vieux croulant qui en a plus que son compte. A bien y réfléchir, je suis sans position, on ne me connaît plus, chaque jour ce sacré rhumatisme met mes vieux os à la torture ; tant pis si j'abuse, mais j'entends bien profiter à fond de la fête. Mon neveu que voilà, jeune et entreprenant, n'a pas souvent l'occasion de se détendre : il est venu cette fois se divertir avec nous autres vieux croulants. Ma petite est l'hôtesse idéale : je te confie Zhuangtu pour que tu le chouchoutes.

— Monsieur Xu est un hôte des plus rare, et de plus le parent de mon grand-père. Bien sûr qu'il mérite des égards particuliers ! » répondit Beauté-des-Neiges avec un petit rire qui fit trembler la fleur de camélia rouge sang dans sa chevelure.

Il bénéficia effectivement d'un traitement exceptionnel. A table, elle s'assit auprès de lui, le comblant de ses attentions, l'encourageant à boire et remplissant son assiette ; elle se penchait ensuite vers lui pour murmurer :

« Monsieur Xu, ce plat est de la main de notre chef cuisinier, goûtez un peu ; qu'en dites-vous, comparé à ce que l'on trouve dans les restaurants ? »

A la fin du repas, elle remplit de ses mains un bol de fromage de soja glacé aux amandes et le présenta à Xu après

avoir posé dessus deux cerises rouge vif. Lorsqu'ils furent sortis de table pour jouer au mah-jong, elle se tint derrière lui pour le regarder à l'œuvre. Loin d'être un joueur expérimenté, Xu donnait si souvent la mauvaise pièce qu'au bout de la huitième tournée il avait déjà perdu la moitié de ses jetons. A un moment donné, il allait lâcher un « cinq fleurs de prunier » quand elle se pencha derrière lui et retint le dos de sa main de ses doigts fins en lui disant :

« Monsieur Xu, il ne faut pas jouer ça ! »

Cette fois, il termina le jeu triomphalement par des « fleurs plein le jardin », regagnant d'un coup la plus grande partie des jetons perdus. L'un des hôtes protesta en plaisantant :

« Mademoiselle, pourquoi ne venez-vous pas jouer un moment pour moi ; venez voir, moi aussi j'ai tout perdu.

— C'est que monsieur Xu vient chez nous pour la première fois, ce serait bien sûr fâcheux de le laisser repartir sur une mauvaise impression. »

Se retournant, il vit qu'elle le regardait, tout sourires, ses boucles d'oreilles d'argent se balançant au bas de sa chevelure d'un noir parfait.

Sur le coup de minuit, le parfum des tubéreuses se faisait de plus en plus lourd dans le salon. Aux nombreuses coupes de *huadio* que Xu avait vidées s'ajoutait l'excitation de ce triomphe inattendu : au moment de partir, il se sentait un peu ivre.

« Mademoiselle, je vous dois tant ! Sans vos précieux conseils, j'aurais tout perdu au jeu », lui dit-il, reconnaissant, quand elle le raccompagna jusqu'au portail. Debout contre le chambranle, toute de blanc vêtue, les deux mains croisées sur la poitrine, telle une *Guanyin* compatissante, elle répondit en lui souriant :

« Je vous en prie, il n'en est rien. Revenez donc me voir, nous poursuivrons nos recherches dans l'art du mah-jong. »

Deux jours plus tard, il revenait en effet chez Beauté-des-Neiges pour y apprendre les arcanes du jeu de mah-jong.

## 5

Assise dans un fauteuil d'osier, madame Xu regardait fixement du côté du portail, les joues de plus en plus creuses et les yeux comme perdus dans leurs orbites cavernueuses.

Lorsqu'elle vint lui rendre visite, la vieille Wu, sa mère d'adoption, lui prit les mains et s'écria, alarmée :

« Aïe ! Ma pauvre petite, mais il n'y a pas un mois que je t'ai vue ! Comment as-tu maigri à ce point ? Tu es méconnaissable. »

La mère Wu était une femme forte d'une soixantaine d'années, sans le moindre cheveu blanc ; elle avait eu les pieds débandés mais n'en marchait pas moins avec la plus grande aisance. Elle était allée au mont Qinqcheng, dans la province du Sichuan, s'instruire dans la doctrine taoïste, et elle était devenue le disciple d'un maître éminent au temple des Nuages Blancs. Remarquant les dons exceptionnels de la mère Wu, celui-ci lui avait transmis son bol et sa robe, symboles de la succession, au moment de monter au ciel. Elle avait alors ouvert une salle de culte à Taipei, au centre de laquelle elle rendait hommage au portrait de son défunt maître, suspendu au-dessus d'une bannière de soie jaune de huit pieds environ. D'après la mère Wu, le maître s'y manifestait fréquemment pour lui donner ses instructions, ce qui lui permettait de prévoir l'avenir et d'éviter ainsi à autrui malheurs ou calamités. Nombreux étaient ses fidèles, pour la plupart des femmes mûres, quelques-unes d'un certain rang social, ne

manquant de rien sur le plan pécuniaire. Mais ces dames n'échappaient pas au sentiment d'un vide de l'âme qui les portait à renoncer deux jours par mois au mah-jong et à se rendre à des réunions de souscriptions qui les rassemblaient dans la salle de culte de la mère Wu le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque lunaison. Elles y récitaient avec dévotion des soutras, priaient et s'agenouillaient, apportaient des dons et distribuaient des secours aux miséreux pour leur propre repos ou celui de leur famille. A celles qui souffraient de graves problèmes de santé ou de sérieuses discordes familiales, la mère Wu prodiguait généreusement la promesse de son aide, acceptant volontiers d'invoquer en leur faveur les secours surnaturels de son maître spirituel.

« Ma bonne dame, je vous trouve la mine bien mauvaise ! »

Elle secouait la tête et soupirait après avoir longuement dévisagé madame Xu. Celle-ci, tête baissée, ne put se retenir d'éclater en piteux sanglots et de vider le fond de son cœur. S'adressant à la mère Wu :

« Ma Mère, vous voyez juste, se lamenta madame Xu à travers un flot continu de larmes, depuis que nous sommes mariés lui et moi, un bail, nous n'avons jamais eu un mot de trop ; ne parlons pas de brouilles ! C'est quelqu'un qui aime se battre et gagner, notre monsieur Xu. Il se plaisait à dire qu'un homme se doit aux trois cinquièmes à ses affaires. Arrivé à Taiwan, il lui a fallu végéter plus de dix ans avant de s'en sortir ; ça n'a pas été facile de faire prospérer la cimenterie. Bien sûr que j'étais inquiète au fond de moi-même de le voir se dépenser tous les jours à des réceptions au-dehors pour le bien de l'entreprise. Que ce soit ou non pour les affaires, peu importe, ce qui m'inquiète, c'est sa santé. Que cela devienne un peu plus pénible pour nous, moi et les enfants, nous serions prêts à l'accepter. Mais depuis le mois dernier, qui l'aurait

cru, ce n'est plus le même homme. Souvent il reste deux, trois soirées d'affilée sans rentrer. A la moindre question, il explose et va jusqu'à casser la vaisselle. Il a même flanqué une raclée aux pauvres gosses avant-hier. On m'a laissé entendre qu'il avait une liaison et que c'était quelqu'un de connu. Ma Mère, comment voulez-vous que je m'en sorte, moi qui ne suis qu'une simple et honnête femme ? Qui pourrait tenir sa route sans perdre la tête ?

— Ma fille, se récria la mère Wu en claquant des mains, je n'en aurais rien dit si tu ne m'en avais parlé. Tu sais que je déteste me mêler des affaires des autres. Puisque tu fais appel à moi, ta Mère, je me tiens bien sûr à tes côtés. Tu sais, la grosse madame Song, son mari se fait une fille de bar des *Fleurs de Mai* ; elle est venue me supplier en larmes de faire intervenir notre défunt maître. J'ai examiné l'horoscope de son homme : il y a en effet quelque chose qui ne va pas. Madame Song a formulé des vœux graves devant l'autel du Maître et j'ai récité pour elle une douzaine de soutras. Ne voilà-t-il pas que le mari rentre maintenant sagement au bercail ? Je lui ai ensuite recommandé de ne plus perdre son temps avec toutes ces garces de renardes : l'important est de prier et de faire la charité. Elle m'a raconté dans tous les détails l'affaire de votre monsieur Xu, de A à Z ! Cette Beauté-des-Neiges, qu'est-ce que tu crois ? Une salope qui a plus d'un tour dans son sac, sinon comment elle te les mettrait en cage, tous ces hommes ? Même ton brave et honnête mari, elle a mis le grappin dessus. L'Histoire est pleine de cas de ce genre, tant de royaumes et de dynasties ont péri à cause de ces renardes, de ces oiseaux de malheur ! Tu t'imagines que ce sont des créatures humaines : pas du tout, ce sont des goules ! Quand le monde est sens dessus dessous, elles descendent ici-bas, en foule, pour nous jeter des sorts. Je ne sais de quel monstre elle est la transformation, cette Beauté-des-Neiges ! Au point où je

te vois, il ne te reste plus qu'à trouver un moyen d'éliminer la calamité qui menace ton monsieur Xu.

— Ma Mère ! répondit madame Xu sans pouvoir retenir un nouvel accès de sanglots, vous savez que ce n'est pas un homme sans conscience. Je sais bien qu'elle le travaille chaque fois qu'il revient d'un séjour prolongé au-dehors, bien qu'il ne dise rien. Il lui arrive de s'asseoir seul, morose, à fumer furieusement, les veines de ses tempes horriblement gonflées, effrayant ! Mais, morte de peur, je n'ose m'approcher pour le réconforter. Ces derniers temps, c'est pire que jamais ; il est comme possédé. A peine rentré, il hurle que tout le monde à l'usine veut sa peau. Il décharge aussi sa mauvaise humeur sur les ouvriers. Il en a encore viré plusieurs hier. J'ai eu beau lui dire de prendre garde à ne pas avoir de mauvais comptes à régler avec ces rustres, ç'a été mon tour de me faire crier dessus. Il se comporte de façon si étrange qu'il y a vraiment de quoi s'inquiéter.

— C'est bien ça ! se récria la mère Wu en se frappant le front, quelque calamité qui traverse son destin, j'en ai peur. Montre-moi les huit caractères de son horoscope, que je trouve la parade, rentrée chez moi. »

Madame Xu recopia les huit caractères de Xu Zhuangtu et les tendit à la mère Wu en disant :

« Je compte sur vous, ma Mère.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle en partant, la puissance surnaturelle de notre Maître n'a pas de bornes, elle sait écarter tout danger des gens. »

Toutefois la force spirituelle du Maître ne fut cette fois pas en mesure de sauver Xu Zhuangtu. Un jour qu'il insultait un ouvrier en tapant sur la table, l'homme, soudain furieux, répondit en saisissant une vrille et lui en traversa la poitrine de part en part.